Didier Fassin & Patrice Bourdelais, eds, *Les Constructions de l'intolérable. Études d'anthropologie et d'histoire sur les frontières de l'espace moral*

Paris, La Découverte, 2005, 230 p., bibl. (« Recherches »).

Samuel Lézé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2437>

DOI : 10.4000/lhomme.2437

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 242-244

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Samuel Lézé, « Didier Fassin & Patrice Bourdelais, eds, *Les Constructions de l'intolérable. Études d'anthropologie et d'histoire sur les frontières de l'espace moral* », *L'Homme* [En ligne], 179 | 2006, mis en ligne le 07 juillet 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2437>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Didier Fassin & Patrice Bourdelais, eds, *Les Constructions de l'intolérable*. *Études d'anthropologie et d'histoire sur les frontières de l'espace moral*

Paris, La Découverte, 2005, 230 p., bibl. (« Recherches »).

Samuel Lézé

- 1 L'ÉTUDE DES frontières morales est une question anthropologique classique, pour ne pas dire fondatrice. Les réponses cependant invoquées, lorsqu'elles n'oscillent pas entre relativisme et universalisme, n'ont cessé de se fragmenter en sous-domaines (émotions, violences, souffrances sociales, corps, subjectivité), oubliant pour certaines leur problématique initiale. Les litanies sur le sujet ne sont que trop connues et rebattues. Et la palme revient sans nul doute aux approches platement culturalistes et pseudo-psychologiques. Enregistrer la variabilité de l'ordre moral n'a en effet de sens que si l'on peut en comprendre le principe de constitution, ce qui est une façon des plus radicales pour en dénaturiser les effets sociaux.
- 2 Le projet théorique de ce collectif, dirigé par Didier Fassin et Patrice Bourdelais, est ainsi de dépasser cette apparente antinomie pour unifier un champ problématique à partir d'une perspective historique et anthropologique. Le texte introductif puis l'article de Didier Fassin (« L'ordre moral du monde : essai d'anthropologie de l'intolérable ») impulsent de fait un nouveau programme de recherche. Il faut sans doute lire dans la position adoptée, le second volet d'une réponse tout d'abord critique au courant américain du social suffering, initié par Arthur Kleinman¹. Dans l'esprit de cet auteur, la « souffrance sociale » est une catégorie unificatrice d'expériences (depuis la dépression d'un individu jusqu'aux violences urbaines) et de dimensions fragmentées (par le champ académique, bureaucratique et à des échelles d'apparition différentes), qui constitue ainsi un nouvel objet anthropologique, un tout qui échapperait aux dichotomies : une expérience totale qui en fait une catégorie phénoménologique élémentaire (dont il faut penser l'accès et la signification)... Didier Fassin propose

d'inverser les données du problème : pour lui, c'est en partant de la transformation des sensibilités que l'on peut saisir la catégorie de « souffrance sociale », c'est en repérant les implicites sur lesquels elle se fonde que l'on peut étudier la construction de ce registre dans l'économie morale des sociétés contemporaines². Il ne s'agit donc pas de légitimer ses usages mais d'en comprendre le ressort et l'essor.

- 3 L'objet d'analyse retenu, l'intolérable et son inflation depuis la fin du XIX^e siècle révèle, en tant que figure extrême, le déplacement souvent tacite du tolérable et la construction sociohistorique de nos indignations. Ce travail qui forge nos catégories morales et organise nos sensibilités est, comme le montrent les analyses qui parcourent les textes, avant tout politique et juridique.
- 4 En réunissant sept études de cas, le collectif s'attache à retracer la genèse de l'espace moral contemporain dont le principe d'unification et de production est la violence faite à l'intégrité corporelle (torture, esclavage, viol, etc.), qu'elle soit individuelle ou collective comme dans le cas des génocides. Si l'inhumain hante notre actualité, il ne faut pourtant pas s'y tromper. Cet ordre moral, divisé et hiérarchisé, implique en effet un traitement inégalitaire des vies. Comme le montre Didier Fassin, l'usage du principe révèle quelques arrangements dans les moyens mis en œuvre pour le réaliser. Les droits de l'Homme, particulièrement équivoques, impliquent une économie des grandeurs de l'intolérable (p. 43) : toutes les vies ne se valent pas... Notre seuil de tolérance n'est pas seulement construit, il se déclenche aussi suivant une logique de préférence parcimonieuse.
- 5 Le regard porté sur l'enfance – l'évolution du droit de l'enfant et de la sensibilité à son égard – illustre bien le ressort politique et juridique des transformations, somme toute récentes, de l'intolérable³. Patrice Bourdelais se demande comment le travail des enfants est-il progressivement devenu intolérable ? Si le rôle des médecins, des réformateurs sociaux et des industriels progressistes (qui sont loin d'être désintéressés) permet de formuler le problème et les premières limites juridiques, les contournements restent largement de mise en France comme en Angleterre. La validation juridique de cet intolérable n'est réellement consacré ou entériné qu'avec le concours de deux évolutions majeures : 1) l'évolution technique et une exigence économique qui rendent *inutiles* la main-d'œuvre des « petites mains » non qualifiées et nécessaire l'avènement de « techniciens » convenablement formés ; 2) la généralisation obligatoire et gratuite de l'école primaire.
- 6 Georges Vigarello se demande, quant à lui, comment la *maltraitance* infantile est-elle devenue condamnable ? Dans ce cas de figure, la prise de conscience est le résultat des *moyens* mis en œuvre par les experts, les institutions et la presse. L'intégrité du corps et la santé de l'enfant sont un enjeu clairement formulé par les médecins, pédagogues (etc.), et par la littérature spécialisée qui préside à la genèse de la loi de 1889. L'État fait alors irruption dans la sphère domestique (remise en cause de la puissance paternelle et des châtiments corporels) et poursuit son rôle croissant de pacification au moyen d'institutions (de santé publique) chargées de surveiller et de gérer les corps. Même critiquée et d'application limitée, la loi est reformulée en 1898.
- 7 Je terminerai par l'article de Richard Rechtman (« Du traumatisme à la victime : une construction psychiatrique de l'intolérable ») sur l'itinéraire conceptuel de la catégorie de « traumatisme » et la naissance de la victimologie⁴, car il intéresse plus directement une anthropologie de la santé mentale soucieuse de rompre avec les usages psychiatriques de l'anthropologie⁵. Prise avec des pincettes historiques, cette catégorie

révèle en effet ses enjeux sociaux et politiques. Au milieu des années 1970, la psychiatrie américaine opère un magistral retournement sous la pression de critiques insistantes concernant son absence de base scientifique et sa fonction sociale d'étiquetage ou de contrôle des déviants. La nouvelle nosographie qui en résulte, statistiquement fondée et réputée athéorique, entre alors en résonance avec les besoins et les attentes des usagers. Ainsi, le *Posttraumatic Stress Disorder* (PTSD), se substituant à l'ancienne névrose traumatique (dont la naissance en contexte de guerre avait suscité une clinique du soupçon : les soldats simulent-ils ?), tend à déterminer ce qui est *psychologiquement* intolérable. Seule catégorie définie par son étiologie, l'intolérable devient l'attribut d'un *événement*, et le PTSD une réaction ordinaire aux formes de violence moralement et socialement répréhensibles. Dans ces circonstances, l'étiquetage diagnostic (et la clinique de l'authenticité qu'il inaugure) devient même une ressource positive puisqu'il permet de défendre le droit des « victimes » sous couvert d'une caution « scientifique ».

NOTES

1. Cf. par exemple Arthur Kleinman, Veena Das & Margaret Lock, eds, *Social Suffering*, Berkeley, University of California Press, 1997. La première réaction critique de Didier Fassin remonte à son article « Et la souffrance devint sociale : de l'anthropologie médicale à une anthropologie des afflictions », *Critique*, 2004, 680-681 : *Frontières de l'anthropologie* : 16-29.
2. Cf. Didier Fassin, *Des maux indicibles : sociologie des lieux d'écoute*, Paris, La Découverte, 2004 [ainsi que mon compte rendu dans *L'Homme*, 2006, 177-178 : 558-559].
3. Outre ceux que nous présentons, on trouve dans cet ouvrage trois autres articles tout aussi exemplaires : Sophie Wanich relate le conflit d'intolérable durant la Révolution française ; Serenella Nonnis Vigilante analyse les politiques mortuaires modernes ; Jean-Pierre Dozon décrit la dialectique intolérable-tolérable dans l'épidémie de sida en Afrique.
4. Cf. également Didier Fassin *et al.*, « La deuxième vie du traumatisme psychique : cellules médico-psychologiques et interventions psychiatriques humanitaires », *Revue française des affaires sociales*, 2004 (1) : *Psychiatrie et santé mentale. Innovations dans le système de soins et de prise en charge* : 57-75.
5. Cf. Samuel Lézé, « Sociology of Mental Health : Genesis & Development of the Subfield in France », *Journal of Mental Health*, à paraître en 2006.